

Compter les morts avec Zola

Les victimes politiques dans *Les Rougon-Macquart*

Éléonore Reverzy
Université Paris III-Sorbonne Nouvelle

C'est une interrogation sur le statut de victime¹, et sur la manière dont les représentations plastiques et littéraires concourent à le constituer, dont on partira ici. Quand naît d'abord ce statut ? Ou peut-être et plutôt quand la victime entre-t-elle dans une comptabilité qui suppose que son exemplarité singulière se renforce de son intégration dans une liste, du rang qu'elle se voit attribuer dans un ensemble de victimes ? De quand date ce comptage des victimes qui a partie liée avec l'enjeu mémoriel qu'elles représentent ? Qu'est-ce qu'une victime politique ? À la différence de la victime d'une erreur judiciaire – auquel cas les figures de Calas ou du Chevalier de La Barre, celle de Dreyfus et au-delà celle de Socrate, et pourquoi pas de Jésus, pourraient être convoquées – ce n'est pas dans son histoire singulière et éventuellement dans celle de son défenseur que la victime politique s'impose comme telle. Au contraire la victime politique (comme celle des champs de bataille et des catastrophes d'ailleurs) doit être tout à la fois unique et collective : être individualisée en même temps que représentante exemplaire d'un groupe et des idées qu'elle défend et incarne. Cette figure émerge au XIX^e siècle. Les éditeurs de *Comment meurt une république*² la date du 2 décembre 1851, ce que semblent confirmer l'étude menée par Christine Lamarre à partir de l'usage du mot « victime » dans le titre des ouvrages sur une période longue (1500-1969)³ et l'emploi du mot dans le cadre des enquêtes criminelles à partir de 1860⁴. On reconnaît donc au même moment, dans le second XIX^e siècle, à la victime son statut à la fois dans le champ de l'historiographie, du livre et du droit.

On peut cependant remonter plus avant, aux débuts de la monarchie de Juillet et à l'affaire de la rue Transnonain dans laquelle douze Parisiens furent exécutés durant leur sommeil par l'armée, pour isoler un paradigme dans lequel interviennent l'injustice (aucun

¹ Rappelons la définition que le mot a en droit : « Une victime est un individu qui a subi un dommage reconnu par une loi, un texte ou un règlement » selon Gérard Lopez (*La Victimologie*, Paris, Dalloz, « Connaissance du droit », 2010, p. 5).

² « Introduction » à *Comment meurt une République. Autour du 2 décembre 1851*, Sylvie Aprile, Nathalie Bayon, Laurent Clavier, Louis Hincker, Jean-Luc Mayaud (dir.), Paris, Créaphis, 2004, p. 7.

³ Christine Lamarre, « Victime, victimes, essai sur les usages d'un mot », in Benoît Garnot (dir.), *Les Victimes, des oubliées de l'histoire ?*, actes du colloque de Dijon, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2000, p. 31-40.

⁴ Voir Guillaume Mickeler, « L'émergence de la notion de victime dans les dossiers d'Assises au XIX^e siècle », in Jacqueline Hoareau-Dodinau, Guillaume Métairie et Pascal Texier (dir.), *La Victime. I. Définitions et statut*, Limoges, PULIM, 2008, p. 109-125.

des membres de l'habitation n'avait tiré sur la troupe qui riposta dans la panique à une provocation qui n'avait pas eu lieu), le comptage, souvent assorti d'un débat (on parle tantôt de douze, tantôt de quatorze morts), un défenseur (ce fut Ledru-Rollin qui monta le dossier judiciaire de l'affaire et recueillit des dizaines de témoignages qui lui permirent d'engager un procès). Le statut de victime politique est bien constitué dans cet épisode à partir de plusieurs conditions : la victime est innocente, plurielle, inspire le désir de la défendre ou de défendre sa mémoire, appelle une procédure réparatrice. Le silence de la presse – seul *Le National* de Thiers évoque l'affaire de la rue Transnonain – est en avril 1834 compensé par la littérature⁵ et surtout par le dessin. Daumier, dans une lithographie intitulée « La Rue Transnonain le 15 avril 1834 » publiée par l'*Association mensuelle* en juillet 1834 et exposée dans la Galerie Véro Dodat, élève la caricature et le dessin de presse à la hauteur de la peinture d'histoire⁶. Il propose un envers de l'histoire officielle – un intérieur privé, un homme en bonnet de nuit, des meubles renversés, le tout relevant de la scène de genre et destiné à témoigner de la violence de la répression – et inscrit l'événement dans le cadre privé. Seules les mentions de la date et du lieu dans le titre du dessin permettent de lire l'image en renvoyant précisément à l'événement sans pour autant le nommer. C'est la puissance de l'image, incontestable, qu'on peut placer en regard du *Mémoire* rédigé par l'avocat Ledru-Rollin, qui représente la violence politique et contribue à enregistrer le statut de la victime.

Au moment où s'engage le procès du 2 décembre d'abord immédiatement après le coup d'État, puis au milieu des années 1860, la victime politique sort pour de bon des limbes. En 1865 paraît le livre d'Eugène Ténot sur l'insurrection républicaine en province qui va connaître treize nouvelles éditions entre 1868 et 1869. Puis en 1868 un nouveau volume est consacré aux événements parisiens⁷, tandis que se déploie dans *La Tribune* une polémique sur la répression de l'insurrection du Var mettant en cause le préfet Pastoureau et que s'ouvre le procès du journaliste Charles Delescluze (autour de la statue de Baudin) défendu par le jeune Gambetta⁸. Le projet zolien, cette « histoire d'une famille », naît dans cette polémique journalistique et politique. Sur bien des points, il s'en nourrit, la relaie et la met en images, à une époque où il n'est pas encore question de réparation. Zola, qui ne veut pas « comme Balzac avoir une décision sur les affaires des hommes, être politique,

⁵ Si le *Lucien Leuwen* de Stendhal mentionne la bavure de la rue Transnonain et fait allusion à plusieurs affaires politiques des débuts du règne de Louis-Philippe, on se souvient que l'écrivain ne parvient pas à achever un roman trop satirique et par certains aspects, trop proche d'un reportage de presse pour ne pas livrer rapidement ses clefs au lecteur contemporain.

⁶ Voir ainsi Ségolène Le Men qui écrit : « la caricature prétend à la peinture d'histoire, elle inaugure une autre version du grand genre ; une version critique, liée à l'actualité et au présent, non sans rapport avec les transformations du genre depuis l'exposition du *Radeau de la méduse* » (*Daumier. L'écriture du lithographe*, Paris, BnF, 2008, p. 22).

⁷ Il s'agit de *La Province en décembre 1865* et de *Paris en décembre 1851*, parus à Paris chez Armand Le Chevalier respectivement en 1865 et 1868. Eugène Ténot est journaliste au *Siècle*.

⁸ Charles Delescluze, journaliste républicain, est poursuivi pour avoir ouvert une souscription publique dans *Le Réveil* afin d'élever un monument à la mémoire de Baudin.

philosophe, moraliste⁹ », n'entend pas non plus comme le fait Hugo, avec *Histoire d'un crime* paru tardivement, en 1877, se poser en juge d'instruction devant le tribunal de l'histoire¹⁰. Le procès de ce qui fut peut-être « le crime le plus médiatisé du siècle¹¹ », c'est en effet Victor Hugo qui l'a engagé avec *Napoléon le petit* en 1852 – où Hugo annonce un livre qui sera *Histoire d'un crime* –, accompagné d'ailleurs par Victor Schoelcher dont *Histoire des crimes du 2 Décembre* paraît à Bruxelles également en 1852, puis *Châtiments* qui, en 1853, a clairement classé les victimes dans la catégorie des martyrs – Baudin et Dussoubs et ces victimes superlatives que sont les enfants.

Si en 1868, au moment où il conçoit son cycle, Zola peut être animé par le désir de répondre à Hugo en proposant un autre traitement du procès de l'Empire, son projet à peine engagé est infléchi et modifié par l'expérience de la Commune et ses problématiques victimes – d'abord irrécupérables à ses yeux. Le propos politique s'y brouille et en devient potentiellement confus. Le romancier en revient donc à l'historiographie du 2 décembre et de l'Empire et lit aussi bien le légitimiste Maquan que les républicains Ténot et Blache, annotant ensuite, pour *Le Ventre de Paris*, l'*Histoire du Second Empire* de Taxile Delord, qui relate précisément les journées de décembre 1851¹², puis celle d'Ernest Hamel pour *Son Excellence Eugène Rougon*. Certes Zola veut dénoncer le « guet-apens » du coup d'État comme l'auteur de *Châtiments*, mais il entend aussi placer son attaque sur le terrain de la fiction, et en employant des procédés qui sont ceux de la fiction – déplacement, allégorisation, codages divers – mais en les combinant avec ceux de l'histoire. Il s'agit donc d'une part de déplacer l'instruction loin du lieu du crime (à Plassans) ou, dans *Le Ventre de Paris*, de ramener les victimes du 4 décembre à une jeune femme dont le souvenir hante le déporté Florent, ou encore de proposer un échantillonnage symbolique de victimes dont la mise à mort est scénarisée et mise en spectacle, mais il s'agit aussi de chiffrer et de compter les morts ; aux noms de Baudin et de Dussoubs¹³, Zola substitue ainsi des anonymes et préfère l'allusion. On songe alors au Dussardier, mort sur les marches de Tortoni dans le roman de Flaubert. Double mouvement donc chez Zola : l'un, réaliste, de dévoilement comptable, l'autre, plus romanesque, de déplacement.

⁹ F°14/1-15/2, *La Fabrique des Rougon-Macquart*, Colette Becker et Véronique Lavielle éd., Paris, Champion, 2003, p. 40-42.

¹⁰ Voir la Note ouvrant l'édition originale de 1877.

¹¹ Jean-Yves Mollier, « 2 décembre 1851. Le crime le plus médiatisé du siècle », *Revue d'histoire du XIX^e siècle* [En ligne], 30 | 2005, mis en ligne le 19 février 2006, consulté le 27 avril 2016. URL : <http://rh19.revues.org/1073> ; DOI : 10.4000/rh19.1073

¹² F°49 à 55/6 classés dans le NAF 10345 où sont rassemblées toutes les notes préparatoires au cycle (voir *La Fabrique des Rougon-Macquart*, *op. cit.*, p. 76-82).

¹³ Il leur fait en revanche place dans ses écrits journalistiques. Voir ainsi la « Causerie » du 7 novembre 1869 qui relate une visite au Père-Lachaise où Baudin est curieusement mis en balance avec Musset (*Œuvres complètes*, Paris, Tchou, « Le Cercle du livre précieux », 1968, t. XIII, p. 251-254).

Comptes

Après la chute de l'Empire, relayée par la demande d'une réparation des préjudices subis – qui aboutira à la loi du 30 juillet 1881¹⁴ –, la voix des victimes se fait entendre dans l'espace public. La rédaction des *Rougon-Macquart*, alors que l'Empire s'éloigne progressivement et que la Commune conduit à exalter par contraste les 'bonnes' victimes de décembre, accompagne cette procédure longue qui aboutira à la constitution de vingt-cinq mille demandes d'indemnisation en 1881. À cette judiciarisation de la question, il faut ajouter la question du décompte des morts : d'emblée la fusillade du 4 décembre sur les boulevards fait l'objet d'estimations contradictoires et variées (entre 100 et 600 morts¹⁵) mais est constamment présentée comme le crime le plus grave du nouveau régime. Chez Taxile Delord Zola trouve le compte de trois cent quatre-vingt tués sur les boulevards et le nombre de cent mille arrestations en France, dont vingt-six mille à Paris¹⁶. Le *Times* dans son numéro du 28 août 1852 avait annoncé mille deux cents victimes, ce à quoi *Le Moniteur universel* avait aussitôt répondu, criant à la calomnie¹⁷. La répression de l'insurrection en province (dans le Var, l'Hérault, les Basses Alpes, la Nièvre...) suscite aussi une comptabilité instable. La liste des proscrits et des déportés et l'examen de leurs dossiers par les commissions mixtes apparaît comme le seul document fixe. En tout cas pour les historiens de l'Empire, le chiffre est au cœur des débats pour légitimer ou délégitimer la violence politique.

Et chez Zola, combien y a-t-il de victimes ? Dans *La Fortune des Rougon*, roman centré sur l'insurrection varoise que Zola connaissait bien – notamment par des sources orales –, on décompte, sur les trois mille républicains rassemblés en une colonne insurrectionnelle sept morts, dont un grand bûcheron, Miette, Silvère et Mourgue, personnages qui sortent de l'anonymat du groupe. De la bataille de Sainte-Roure, le « bataillon héroïque¹⁸ » qui réunit

¹⁴ Voir à ce propos Denise Devos, « La loi de réparation nationale du 30 juillet 1881 : source de l'histoire de la répression de l'insurrection de décembre 1851 », *Revue d'histoire du XIX^e siècle* [En ligne], 1 | 1985, mis en ligne le 28 octobre 2002, consulté le 05 avril 2016. URL : <http://rh19.revues.org/3> ; DOI : 10.4000/rh19.3. Pour un rappel de la longue procédure, voir Simone Waquet, « Tristes destins : le sort des victimes de 1851 dans l'arrondissement de Clamecy » *Répression et prison politiques en France et en Europe au XIX^e siècle*, Paris, Créaphis, « Pierres de mémoire », 1990, p. 97-111. Pour la dimension de socialisation familiale, voir Louis Hincker : « Veuves, fils et filles des "victimes du 2 Décembre" : l'héritage en souffrance » (*Comment meurt une République*, *op. cit.*, p. 387-401). Le classement des départements insurgés ayant obtenu des réparations pour les victimes du 2 décembre est en province le suivant : le Var, l'Hérault et la Nièvre, puis les Basses-Alpes et la Drôme.

¹⁵ Selon Trébuchet, chef de bureau de la salubrité civile à la préfecture de police, il y aurait eu officiellement cent-cinquante-trois morts ; selon *Le Moniteur*, le nombre serait de trois-cent-quatre-vingt (c'est le chiffre que propose T. Delord). D'autres sources avancent le nombre de six cents. Ténot consacre un long développement à cette comptabilité et à ses incertitudes (*op. cit.*, p. 199). Comme le montre Alain Garrigou, cette comptabilité est « un des premiers exemples de luttes politiques dans lesquelles le coût en vies humaines » sert « d'indices pour comprendre l'événement » (« Mourir pour des idées. Les récits de la mort d'Alphonse Baudin », *Comment meurt une République*, *op. cit.*, p. 75-87, p. 79).

¹⁶ F^o55/6, *La Fabrique des Rougon-Macquart*, *op. cit.*, p. 82.

¹⁷ Voir Eugène Ténot, *Paris en 1851*, *op. cit.*, p. 179-180.

¹⁸ *La Fortune des Rougon*, *Les Rougon-Macquart*, Paris, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », 1960, t. I, p. 215.

les insurgés venus des villages et des villes de Chavanoz, Graille, Pujols, Saint-Eutrope, les Tulettes, Plassans se restreint à la fin du combat à « une dizaine d'insurgés » dont « deux prirent la fuite » et « sur les huit autres, trois furent tués d'un coup¹⁹ », avant que Miette ne tombe sous les balles et que Silvère ne soit emmené pour être exécuté à Plassans. À la première prise de la mairie par Pierre Rougon et à ce comité de « quarante et un bourgeois » qui a fait « mordre la poussière à trois mille insurgés » sans avoir laissé la moindre « preuve de combat, ni cadavres, ni taches de sang²⁰ » succède un épisode sanglant et exemplaire. En effet Plassans claboude à propos de ces « héros » qui « ne se sont pas battus ; on aurait bien vu le sang, le matin²¹ ». Les victimes, et en nombre respectable, sont donc d'une nécessité pressante pour retourner l'opinion en faveur des Rougon. Le « guet-apens » monté par Félicité Rougon, avec comme acteurs son mari et son beau-frère Antoine Macquart, va permettre de réunir cinquante insurgés de plus, de les lancer à l'assaut de la mairie, avec des fusils sans balles, et d'en faire tuer trois – auxquels s'ajoute un garde national. Quatre cadavres seront exposés sur la place de la mairie :

Pendant toute la matinée, les curieux défilèrent autour des quatre cadavres. Ils étaient horriblement mutilés, un surtout, qui avait trois balles dans la tête ; [...] Mais le plus atroce des quatre était le garde national tombé sous le porche ; il avait reçu en pleine figure toute une charge de ce plomb à perdrix dont s'étaient servis les républicains, faute de balles²².

Si ces onze morts civils sont dans ce premier roman, comptés et de surcroît d'emblée pensés en relation avec les morts du 4 décembre à Paris²³, ils se détachent aussi sur un indénombrable – les morts des combats, les déportés, les emprisonnés – qui recouvre toutes les victimes de la terrible répression qui suit le coup d'État et la résistance républicaine²⁴.

Dans *Le Ventre de Paris*, où la même fusillade des boulevards est cette fois assimilée à l'élément déclencheur de la déportation de Florent, la morte au chapeau rose, celle qui est tombée blessée à mort par-dessus le corps du jeune homme, revient à plusieurs reprises dans le récit :

Florent regardait le bas de la rue Montorgueil. C'était là qu'une bande de sergents de ville l'avait pris, dans la nuit du 4 décembre. Il suivait le boulevard Montmartre, vers deux heures, marchant doucement au milieu de la foule, souriant de tous ces soldats que l'Élysée promenait sur le pavé pour se faire prendre au sérieux, lorsque les soldats avaient balayé les trottoirs, à bout portant, pendant un quart d'heure. Lui, poussé, jeté à terre, tomba au coin de la rue Vivienne ; et il ne savait plus, la foule affolée passait sur son corps, avec l'horreur affreuse des coups de feu. Quand il n'entendit plus rien, il voulut se

¹⁹ *Ibid.*, p. 216.

²⁰ *Ibid.*, p. 241.

²¹ *Ibid.*, p. 256.

²² *Ibid.*, p. 288.

²³ Voir dans le Dossier préparatoire de *La Fortune des Rougon*, cette note : « Au réveil, Plassans est sauvé, comme Paris le 4 décembre. Il y a du sang dans les rues. Deux ou trois hommes tués. Les sceptiques ont tremblé – Rougon est un libérateur. L'esprit infernal de Félicité s'est rencontré avec Napoléon » (F^o27, *La Fabrique des Rougon-Macquart*, *op. cit.*, p. 274).

²⁴ Voir le début du chapitre VII de *La Fortune des Rougon* (éd. citée, p. 294-295).

relever. Il avait sur lui une jeune femme, en chapeau rose, dont le châle glissait, découvrant une guimpe plissée à petits plis. Au-dessus de la gorge, dans la guimpe, deux balles étaient entrées ; et, lorsqu'il repoussa doucement la jeune femme, pour dégager ses jambes, deux filets de sang coulèrent des trous sur ses mains²⁵.

À cette première victime, vont s'ajouter les « cinq cadavres » de la rue Grenéta, contre le mur de Saint-Eustache²⁶ ; Florent est alors embarqué avec « quatre cents et quelques autres prisonniers » dans un « premier convoi » pour être déporté en Guyane²⁷. Six morts donc et plus de quatre cents déportés, tel est le bilan des victimes du coup d'État que propose le troisième volume de la série des *Rougon-Macquart*.

On peut compléter la liste par l'ajout des victimes indirectes : François Mouret républicain bien connu qui, pour s'opposer à l'abbé Faujas, tente de reprendre en mains son foyer est peu à peu jugé fou par ses concitoyens et finit interné aux Tulettes (*La Conquête de Plassans*) ; *Son Excellence Eugène Rougon* compte une victime en la personne du notaire Martineau, frappé par la loi de sûreté générale de 1858, sur un groupe de cinq arrestations pour le département²⁸. Comme si Zola, qui a choisi de n'évoquer qu'à distance le coup d'État du 2 décembre en le déplaçant dans l'espace (à Plassans) ou dans le passé (Florent se remémore le 4 décembre sur les boulevards), avait pourtant voulu rappeler le crime du 2 décembre et en reprendre régulièrement les comptes. On sait que la loi de sûreté générale du 27 février 1858 qui permet de balayer « dix mille suspects, oubliés le 2 décembre » et de faire partir « tous les huit jours » de Toulon des convois de « trois cent quatre-vingt internés²⁹ », donnera lieu à réparation nationale au même titre que les événements de décembre 1851.

Les mineurs de *Germinal*, roman hanté par le souvenir de la Commune, puis les morts de 71 dans *La Débâcle* semblent encore entrer dans le compte de ces victimes indirectes du crime du 2 Décembre. Dans l'avant-dernier volume cependant, le mot « victimes » dans l'épisode communard est d'abord attribué aux Amis de l'Ordre³⁰, avant de qualifier Maurice qui allégorise la France pourrie par l'Empire et qui doit mourir :

Ah ! quelle mort, sous l'effondrement de tout un monde ! Au dernier jour, sous les derniers débris de la Commune expirante, il avait donc fallu cette victime de plus³¹ !

²⁵ *Le Ventre de Paris*, même volume, p. 610-611.

²⁶ *Ibid.*, p. 611.

²⁷ *Ibid.*, p. 612.

²⁸ Voir *Son Excellence Eugène Rougon, Les Rougon-Macquart*, éd. citée, t. II, p. 253.

²⁹ *Ibid.*, p. 217-218.

³⁰ Ainsi dans l'allusion à la manifestation du 22 mars pour empêcher la tenue d'élections municipales au conseil de la Commune : « Les coups de feu tirés contre la manifestation pacifique de la place Vendôme, les quelques victimes dont le sang avait rougi le pavé, jetèrent, au travers de la ville, le premier frisson de terreur. » (*La Débâcle, Les Rougon-Macquart*, t. V, p. 872). L'affrontement fait une vingtaine de morts (deux communards et quinze manifestants). Le mot de « victimes » est employé par le journaliste Zola dans sa Lettre de Versailles datée du 23 mars 1871 et parue dans *La Cloche* du 25 mars (voir *Œuvres complètes*, Tchou (éd. citée), t. XIII, p. 438).

³¹ *La Débâcle*, éd. citée, p. 910-911.

L'expression « victime de plus » qui réfère, dans le récit, à l'extermination des communaux encore en cours au moment où meurt Maurice³², peut aussi résonner à l'échelle du cycle : du 2 décembre 1851 au 29 mai 1871, la folie du crime initial – dont la forme la plus extrême semble paraître au printemps 1871 – sème toujours des victimes, victimes de fondation ou victimes d'expiation. Zola, en tout cas, compte toujours (« cette victime *de plus* »).

Exemplarité

La question de l'amnistie des communards fit débat tout au long des années 1870. Il y eut finalement deux amnisties – partielle en 1879 et plénière en 1880 – chacune correspondant à une catégorie de victimes : les « pauvres diables », ceux qui s'étaient égarés dans l'insurrection de 1871, et les meneurs³³. En décembre 1851 il n'y avait eu que de bonnes victimes ; le jugement qui s'élabore durant la décennie qui suit la Commune interroge, on le voit, le statut de victime politique et le remet en cause. La rédaction des *Rougon-Macquart* accompagne partiellement les processus de la loi réparatrice de 1881 et de l'amnistie des communards, dont l'une vise la reconnaissance des crimes du 2 Décembre et de la loi de 1858 quand l'autre vise à l'oubli au nom de la réconciliation nationale. Deux démarches rigoureusement antithétiques : l'une vouée à la remémoration, l'autre à l'effacement. Zola, dont l'œuvre reflète ces deux mouvements contradictoires, les télescope parfois : ainsi, dans un article adressé au *Sémaphore de Marseille*, note-t-il fin mai 1871 à propos des combats entre les communards et les Versaillais : « L'endroit du boulevard des Italiens sinistrement illustré par le crime du 2-Décembre, vient d'être de nouveau le théâtre d'une lutte atroce. Les trottoirs sont rouges de sang³⁴ ». N'est-ce pas là que tombent Florent et la jeune femme en rose ? Est-ce ici que les Fédérés expient le crime du 2 Décembre ?

Zola combine en fait deux paradigmes : celui de la liste qui suppose l'identification et le nombre, et celui de la victime exemplaire. À ce titre Miette, Silvère, la dame au chapeau rose, Martineau relèvent bien du second paradigme, qu'on dira hugolien. Miette serait une nouvelle Éponine, Silvère un nouveau Gavroche. Le choix d'enfants et de femmes est à

³² « À la Roquette, deux cent vingt-sept misérables, ramassés au hasard du coup de filet, furent mitraillés en tas, hachés par les balles. Au Père-Lachaise, bombardé depuis quatre jours, emporté enfin tombe par tombe, on en jeta cent-quarante-huit contre un mur, dont le plâtre ruissela de grandes larmes rouges » (*ibid.*, p. 908-909). Zola, bien avant la rédaction de *La Débâcle*, devait dans les articles qu'il adressait au *Sémaphore de Marseille* faire le reportage macabre de l'écrasement de la Commune (voir, par exemple, sa visite au Père-Lachaise le 28 mai, *Œuvres complètes*, Nouveau monde éditions, 2003, t. 4, p. 577 *et sq.*).

³³ Voir Alain Dalotel, « Deux amnisties pour oublier la Commune », *Répression et prison politiques*, *op. cit.*, p. 171-185.

³⁴ Article paru dans *Le Sémaphore de Marseille* des 28-29-30 mai 1871, *Œuvres complètes*, Nouveau monde éd., t. 4, p. 566. Voir également, dans *Le Ventre de Paris*, la quête de Quenu, au lendemain du 4 décembre, pour trouver son frère au cimetière Montmartre « parmi les morts du boulevard, qu'on avait alignés sous de la paille ; les têtes passaient, affreuses. » (*Le Ventre de Paris*, éd. citée, p. 645).

l'évidence plus efficace dans la dénonciation. On sait que le processus de victimisation élaboré par la presse, dans les récits de faits divers, repose sur un modèle bâti suivant deux critères : le face-à-face avec le bourreau, la description du corps souffrant, étant admis qu'au XIX^e siècle la victime se définit toujours à travers les catégories de l'innocence et de la passivité³⁵. Durant la seconde moitié du XIX^e siècle dans les affaires jugées aux Assises, c'est l'enfance qui est progressivement privilégiée comme catégorie spécifique de victime : il ne s'agit donc pas pour Hugo ou Zola uniquement d'accentuer la participation du lecteur au récit par le biais de l'émotion, mais aussi de faire de ces morts des victimes dont le statut de victime est incontestable. Que le texte de *La Fortune des Rougon* désigne constamment au moment de la bataille, puis de l'exécution de Silvère, les victimes sous le terme d'« enfants » est à ce titre significatif. Que ce soient des femmes dont le lecteur retienne l'image participe du même paradigme : enfant et femme font à l'évidence les meilleures victimes.

Cette question de l'exemplarité poétique (et juridique) de la victime est renforcée chez Zola par les jeux d'échos à l'échelle du cycle : la jeune paysanne à la pelisse rouge de *La Fortune des Rougon* est devenue, dans *Le Ventre de Paris*, une « dame en capote rose » dont le souvenir hante un Florent qui voit en elle sa femme, « la seule bonne, la seule pure » dans une forme d'obsession nécrophile :

Il suivait les capotes roses, les châles tombant sur les épaules, avec des frissons au cœur. Quand il fermait les yeux, il la voyait marcher, venir à lui ; mais elle laissait glisser son châle, elle montrait les deux taches rouges de sa guimpe, elle lui apparaissait d'une blancheur de cire, avec des yeux vides, des lèvres douloureuses. Sa grande souffrance fut longtemps de ne pas savoir son nom, de n'avoir d'elle qu'une ombre, qu'il nommait d'un regret³⁶.

Un peu comme si Florent continuait Silvère – et à bien des titres il continue ce personnage de l'autodidacte idéaliste³⁷ jusque dans son physique de « chevalier errant³⁸ » et dans un prénom qui les végétalise également – et si Miette reparait sous les traits de la jeune femme des boulevards. On sait que dans son Ébauche, Zola veut faire du *Ventre de Paris* le pendant de *La Curée*³⁹, ce qui tend à lui faire oublier son ordinaire méfiance contre le déjà-fait, le déjà écrit⁴⁰ : il ne semble pas s'apercevoir qu'il récrit son idylle initiale avec le double sacrifice des amants à la fin. Bien plus, si l'idylle est maintenue dans *Le Ventre de Paris*, c'est à travers le couple formé par Marjolin et Cadine : « Je voudrais une sorte d'idylle

³⁵ Voir Anne-Claude Ambroise-Rendu, « Les victimes dans les récits de faits divers », *Les Victimes, des oubliées de l'histoire ?*, op. cit., p. 279-287.

³⁶ *Le Ventre de Paris*, éd. citée, p. 837.

³⁷ Voir à ce propos la métaphore du « clou » de l'idée fixe qui les caractérise l'un et l'autre (*La Fortune des Rougon*, p. 186 et *Le Ventre de Paris*, p. 812).

³⁸ *La Fortune*, éd. citée, p. 11

³⁹ « Donc, j'appuie sur la place de l'œuvre dans la série ; elle complète *la Curée*, elle est la curée des classes moyennes. » (f° 49-50 de l'Ébauche, *La Fabrique des Rougon-Macquart*, éd. citée, p. 722).

⁴⁰ Voir à ce propos le chapitre que Chantal Pierre consacre à « Memoria » dans *Le Signe et la consigne*, Philippe Hamon dir., Genève, Droz, 2009, et notamment p. 180-181.

dans la Halle qui ne ressemble pas trop à celle de Silvère et Miette », s'enjoint le romancier⁴¹. La dissémination du thème idyllique dans l'union fantasmée entre Florent et la jeune femme des boulevards est proprement inconsciente, dissimulée en fait dans le travail du texte qui identifie l'idylle qu'elle place ailleurs pour mieux la disjoindre de l'histoire.

C'est donc souterrainement que cette victime au chapeau rose rejoint la jeune paysanne et que se reconstitue le couple du premier roman, avec un même coefficient de poétisation et d'historicisation. C'est ainsi que les victimes du 2 décembre, toutes figures de la jeune République, continuent d'occuper un rôle décisif dans la mécanique narrative – le sang de cette mystérieuse jeune femme envoie Florent au bagne et détermine à son retour son engagement dans l'opposition qui lui vaut d'y être renvoyé, tandis que le sang de Miette et de Silvère, ainsi que celui des quatre cadavres sur la place de *La Fortune des Rougon*, fonde la fortune de la famille.

Chez Zola il y a donc bien aussi Éponine et Gavroche, c'est-à-dire des martyrs singuliers ; et même la reprise ironique de la mort de la jeune femme qui protège celui qu'elle aime (Marius devenu Florent) de son corps et en meurt ; mais il y a aussi la comptabilité, qui permet de décomposer la masse plus ou moins anonyme des victimes du crime impérial. La demoiselle des boulevards pourrait bien être cette demoiselle Grellier qui fut tuée Boulevard Montmartre et dont l'état-civil figure dans la liste officielle des tués établie par Trébuchet, tandis que la rue Montorgueil où Florent est arrêté et manque être fusillé sur place rappelle inévitablement au lecteur contemporain la mort de Denis Dussoubs, tué à la barricade Saint-Eustache avec quarante insurgés⁴². Différentes mémoires sont ainsi sollicitées : mémoire du cycle, mémoire extérieure – modèle du martyr hugolien, le mot de martyr étant volontiers employé en antiphrase par l'ironiste Zola –, mémoire de l'événement, mémoire de l'historiographie contemporaine. Zola laïcise en tout cas cette *victima* qui devait être offerte en sacrifice aux dieux. Mais pas totalement.

Victime et victime

On a rappelé précédemment le rôle de la gravure de Daumier pour faire parler la rue Transnonain. Zola n'a pas les mêmes mobiles, dans un contexte où l'opposition au 2 Décembre parle haut et fort. Il accompagne en effet la reconnaissance du statut de victime et cherche aussi à lui donner un visage, à l'incarner. Comme Hugo, il la rajeunit et la féminise. Mais aussi il l'érotise : cette jeune fille sur l'esplanade Sainte-Roure ou cette passante qui meurent s'offrent au regard et si la « gorge nue » d'Éponine est exposée à la vue de Marius⁴³, sans susciter son émoi, il n'en va pas de même de la poitrine de Miette dans *La Fortune* ni de la guimpe plissée qui recouvre celle de la jeune femme des boulevards :

⁴¹ F°71/25 de l'Ébauche, *op. cit.*, p. 744.

⁴² Voir Eugène Ténnot, *Paris en 1851*, *op. cit.*, p. 173. Il insiste en particulier sur les exécutions sommaires consécutives à la prise des barricades (p. 174-175).

⁴³ *Les Misérables*, Paris, Laffont, « Bouquins », 1985, p. 901.

Et il déchira son corsage, mit à nu sa poitrine. Il chercha, il ne vit rien. [...] Puis sous le sein gauche, il aperçut un petit trou rose ; une seule goutte de sang tachait la plaie. [...] À son agonie, dans cette lutte rude que sa nature sanguine livrait à la mort, elle pleurait sa virginité. Silvère, penché sur elle, comprit les sanglots amers de cette chair ardente. [...] Il se rappela ces caresses qui avaient brûlé leurs lèvres, dans la nuit au bord de la route : elle se pendait à son cou, elle lui demandait tout l'amour, et lui, il n'avait pas su, il la laissait partir petite fille, désespérée de n'avoir pas goûté aux voluptés de la vie. Alors, désolé de la voir n'emporter de lui qu'un souvenir d'écolier et de bon camarade, il baisa sa poitrine de vierge, cette gorge pure et chaste qu'il venait de découvrir⁴⁴.

Et :

Au-dessus de la gorge, dans la guimpe, deux balles étaient entrées ; et, lorsqu'il repoussa doucement la jeune femme pour dégager ses jambes, deux filets de sang coulèrent des trous sur ses mains⁴⁵.

Cette érotisation concourt à incarner fortement ces figures féminines, sans cependant leur dénier leur statut allégorique – personnifications de la République ou de la Liberté. Ainsi c'est au moment du départ de son convoi vers les pontons que Florent revoit la place où est tombée la jeune femme en rose, « une nuit heureuse de carnaval⁴⁶ » :

[...] à la hauteur de la rue Vivienne, à l'endroit où il voyait toujours la morte inconnue dont il emportait l'image, Florent aperçut, dans une grande calèche, des femmes masquées, les épaules nues, la voix rieuse, se fâchant de ne pouvoir passer, faisant les dégoûtées devant ces « forçats qui n'en finissaient plus⁴⁷ ».

C'est déjà la fête impériale qui bat son plein et comme un lien de cause à effet comparable à celui mis en scène dans la scène finale de *La Fortune des Rougon* : pour que le banquet s'ouvre et que la fête commence, il faut que le sang coule⁴⁸. Il y a manifestement là quelque chose qui ne « passe » pas. Quelque chose aussi qui tend à faire de l'Empire un régime qui a besoin de se fonder dans le sang. On sait combien le grand récit zolien, saturé de mythes, récupère les mythes de fondation et se plaît à représenter des monstres repus et accroupis dans l'ombre : c'est de femmes et d'enfants surtout qu'ils se nourrissent.

Car lorsque la victime est masculine, elle est d'abord la proie d'un enthousiasme pathologique mêlé de rêveries et d'utopies plus ou moins délirantes, si bien qu'elle semble d'une exemplarité moins claire. Silvère lui-même est ainsi « prédisposé à l'amour de l'utopie par certaines influences héréditaires », atteint qu'il est d'« un enthousiasme chronique »,

⁴⁴ *La Fortune des Rougon*, éd. citée, p. 217-218.

⁴⁵ *Le Ventre de Paris*, *ibid.*, p. 610.

⁴⁶ Le contraste est posé dans les avant-textes : « Je raconte encore dans le premier chapitre, le séjour à Bicêtre, avec le départ à travers Paris, jusqu'au Havre. Le Carnaval, la fin – Le Carnaval avait donc continué » (F^o200, *La Fabrique des Rougon-Macquart*, *op. cit.*, p. 884). Et : « Le carnaval, dans Paris, pendant que les transportés passent » (F^o203, *ibid.*, p. 886).

⁴⁷ *Le Ventre de Paris*, éd. citée, t. I, p. 612.

⁴⁸ De même la mort de Martineau a lieu sur fond de bal et d'« épaules nues » dans *Son Excellence Eugène Rougon* (*op. cit.*, t. II, p. 270-271).

plein d'« élans vers tout ce qui était grandiose et impossible⁴⁹ » ; on apprendra dans *Le Docteur Pascal* qu'Étienne Lantier « s'était compromis dans l'insurrection de la Commune, dont il avait défendu les idées avec emportement⁵⁰ » ; Maurice est dans *La Débâcle* d'une « nervosité prompte à l'espoir du bien comme au découragement du mal⁵¹ ». Silvère, Florent, ces victimes de la Commune présentent des caractéristiques similaires dans une même morbidité idéaliste, une évidente nervosité, une physionomie comparable et une féminité latente. D'abord victimes de leurs nerfs, ils sont comme prédisposés à mourir sous les balles de l'armée ou à être envoyés en Calédonie... S'agit-il donc de fausses victimes ? Ou de victimes qui seraient moins exemplaires, d'abord victimes de leur sang ? Les utopistes et autres révolutionnaires portent indéniablement la marque de la lecture que Zola fit de l'épisode communautaire : ils ne sont jamais accompagnés de la même puissance d'incarnation, demeurent des esprits malades et mal instruits dans des corps fiévreux. Leurs compagnes ont concentré sur elles une exemplarité victimale incontestable.

Tous concourent cependant à la victimologie que met en place le cycle zolien au tribunal duquel chacun a le droit d'être appelé. Tombeau où toutes les victimes trouvent leur place, *Les Rougon-Macquart* déroulent aussi une longue suite d'épithètes : on y compte les morts, on en déroule l'existence, on y admet les innocents et les coupables. Surtout on combine comptabilité et individuation en écartant les victimes historiques et reconnues pour mieux faire saillir les anonymes qu'on incarne. Ce n'est pas seulement que la victime fait partie du personnel de cette *Histoire naturelle et sociale d'une famille sous le Second Empire* comme une figure obligée, c'est aussi qu'elle témoigne de la compréhension par le romancier des enjeux mémoriels contemporains. Dans cette comptabilité macabre, le bilan additionne les manques, mais il énonce aussi une vérité : celle du crime de l'Empire, de la mort de la République, constamment remis en images.

⁴⁹ *La Fortune des Rougon*, t. I, p. 186. Voir le jugement de Pascal p. 212.

⁵⁰ *Le Docteur Pascal, Les Rougon-Macquart*, éd. citée, t. V, p. 1017. Heureusement la déportation à Nouméa l'a sauvé...

⁵¹ *La Débâcle*, *ibid.*, p. 405.